

Commentaires polémiques sur la théorie de la traduction

Luciano Curreri

Du 26 au 28 avril prochain se tiendra à l'Université de Liège un colloque international sur la traduction : "La traduction, et après ? Ethique et professions". (voir annonce page 13) Même si, bien évidemment, la réflexion théorique sera bien présente, l'accent y sera mis sur l'aspect pratique de l'activité du traducteur et de ses choix, qu'il s'agisse de traduction pour la jeunesse ou de localisation, de traduction juridique ou de décalage idéologique. Avec le texte qui suit, nous sommes bien dans la théorie, mais il nous permet de repérer certains jalons du discours le plus fréquent.

Les notes qui suivent représentent une synthèse d'une intervention en 2005-6 dans le cadre du DEA en philosophie et lettres par Luciano Curreri, Chargé de cours en littérature italienne en Langues et Littératures modernes, sur quelques considérations théoriques autour de la traduction littéraire, inspirées par 'Dire quasi la stessa cosa' d'Umberto Eco, 'Dire à peu près la même chose' (2003), avec comme sous-titre révélateur 'Esperienze di traduzione' : 'Expériences - au pluriel - de traduction'. Et il s'agit, selon toute apparence, de se défier de la théorie, de se concentrer sur la pratique.

Christine Pagnouille

Traduire de la littérature, plus encore que traduire un texte juridique ou médical, disons (encore que) signifie toujours interpréter, non pas bien sûr au sens de produire une traduction orale, mais au sens de travail herméneutique sur le texte : qu'est-ce que cela veut dire ? Inévitablement, cette interprétation sera influencée par les modes successives en matière de méthodologie linguistique et littéraire (formalisme, structuralisme, sémiologie et autre déconstructionisme). Elle peut en venir à occulter cette expérience de la traduction dont parle Eco.

Traduire de la littérature, un Italien dirait "c'est comme le sexe" : il faut en parler moins et en faire plus et mieux.

En effet, deux professeurs italiens, Gianfranco Folena et Giuseppe Sansone suggèrent que nous sommes submergés par une véritable "inondation théorique". Notons pourtant le peu de pertinence de la critique du premier vis-à-vis d'un ouvrage clé dans l'histoire de la traduction, *After Babel, Après Babel* de Steiner, *une poétique du dire et de la traduction* paru en 1975. Il lui reproche son désordre, son caractère "babelesque" (*babelico*) et son peu de souci de l'histoire. Or le manque de rigueur chez Steiner pourrait bien plutôt être un signe de ce que Ricoeur, dans une approche bien plus positive de son ouvrage, appelle l'hospitalité langagière et herméneutique (*Le paradigme de la traduction*, 1999). De plus Steiner donne la preuve qu'il connaît bien les théories du passé. Folena, en revanche, reconnaît l'acuité de l'approche offerte par Antoine Berman (1942-1991). Dans son premier ouvrage (*L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, 1984), Berman se penche sur le romantisme allemand, d'Herder et Goethe à Schlegel et Hölderlin. Le fondement de son approche est le refus de la traduction ethnocentrique ou de l'ethnocentrisme en traduction, ou encore de tout impérialisme en matière de traduction (impérialisme qui naît à Rome, avec la traduction du *corpus* de la littérature grecque). Berman va poursuivre la *pars destruens* de son discours dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1985 et 1989). Il y propose une éthique de la traduction qui « consiste sur le plan théorique à dégager, à affirmer et à défendre la pure visée de la traduction en tant que telle » : « Elle consiste à définir ce qu'est la « fidélité ». La traduction ne peut être définie uniquement en termes de communication, de transmission. [...] J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère ». Berman intente un procès à Rome et aussi à saint Paul, dont il se rappelle la célèbre maxime : « la lettre tue, l'esprit rend vivant ». Pour ce docteur en linguistique, lui-même traducteur, il faut sauver la lettre ; et pour sauver la lettre, il est prêt à violer sa propre langue, sa langue maternelle, comme Klossowski traduisant l'*Enéide* de Virgile (29-19 a. J.C.). Beau rêve ? Facilement cauchemar si le traducteur n'est pas vraiment doué.

De cette fidélité à l'étranger dans l'original, on peut facilement passer à la « langue pure » de Walter Benjamin (que Berman cite avec enthousiasme). Lui aussi avait étudié les Romantiques allemands et Novalis en particulier. En 1923, dans la préface à sa traduction des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, *La tâche du traducteur*, il parle de la « pure pulsion de traduire » et de la « pure visée de la traduction ».

Ricoeur rapproche la tâche du traducteur de Benjamin de la notion de travail chez Freud, « travail de souvenir » dans *Se rappeler, répéter et réélaborer* (1914) et « travail de deuil » dans *Deuil et mélancolie* (1917). La tâche du traducteur est ainsi à la fois sauvetage et perte, et Ricoeur parle, à ce propos, de *défi et bonheur de la traduction* (1997). C'est, dit-il, le deuil de la traduction absolue qui fait le bonheur de traduire. Nous ne sommes plus ici dans la vision quasi mystique d'une « langue pure », telle qu'elle est développée par Benjamin. Umberto Eco - déjà dans les conclusions de *La recherche de la langue parfaite* (1993), qui, dix ans après, vont inspirer les conclusions de *Dire à peu près la même chose* (2003) - prend ses distances par rapport au côté théologique du philosophe et critique littéraire allemand mais aussi par rapport à ses disciples, surtout ceux qui sont liés au « déconstructionisme », à commencer par Jacques Derrida. Eco se moque de cette langue qui n'existe pas, qui n'est pas une langue, et derrière laquelle se cache, à son avis, l'ombre dangereuse des langues saintes, le génie des langues pentecôtistes et des langues des oiseaux ; bref, la manifestation immédiate soit de Dieu, soit de l'univers.

Il suffit de connaître un tout petit peu Eco, son "pragmatisme", pour saisir ce que son *divertissement* intellectuel cache en 1993, dans les conclusions de *La recherche de la langue parfaite*. D'ailleurs, deux ans plus tard, en 1995, Eco semble s'aligner sur Folena et réagit à l'"inondation théorique" par l'*expérience*. En effet, Eco, bon magicien de la communication, sort de son chapeau "un lapin déguisé en article" dont le titre est *Réflexions théoriques-pratiques sur la traduction*. C'est le premier pas. Il commence à dire, au-delà du *divertissement*, que si la théorie est bien, la pratique est mieux, et que l'expérience est le vrai *engagement* pour tous ceux qui veulent bavarder de la traduction.

Mais quelle expérience? Et qui peut la partager? qui peut bavarder de la traduction sans *timor Dei* - mais, peut-être, avec la peur des coquins? Que fait Eco, qui entre-temps s'est détourné aussi de l'histoire (il est difficile de tricher avec l'histoire ou avec la langue)? Il se tourne vers sa propre expérience. "Je me suis rendu compte que dans ma vie j'ai du vérifier beaucoup de traductions des mes collaborateurs, que j'ai traduit deux livres très difficiles, auxquels j'ai consacré plusieurs années [ce qu'un professionnel ne peut se permettre]: *Sylvie* de Gérard de Nerval - [un petit livre, traduit en italien pas mal de fois et très bien] - et les *Exercices de style* de Queneau [ici il faut chanter *non sum dignus*]. Et surtout je me suis rendu compte qu'en tant qu'auteur d'essais et de romans, j'ai travaillé avec mes traducteurs". Eco se présente donc avec insistance comme un traducteur et comme quelqu'un qui n'a presque pas travaillé sur la traduction au niveau théorique. "Bref, à ce niveau là, on est presque vierge", tel est le message d'Umberto Eco. Pourquoi? Il y a deux réponses possibles. La première, on peut la chercher dans la stratégie du marché éditorial italien et d'ailleurs international où on laisse de plus en plus la parole à des traducteurs, pour gagner ainsi le domaine de l'expérience directe. Eco, à cet égard, triche un petit peu, en essayant de jouer un rôle qui n'est pas vraiment le sien et en se référant quand même à un large contexte théorique délimité par ses *Limites de l'interprétation* (1990), qui vont devenir, à certains égards, les *Limites de la traduction*. La seconde réponse, la seconde opportunité de réponse, naît justement de l'analyse du parcours intellectuel d'Eco dans les années quatre-vingt-dix, une trajectoire que l'on peut suivre jusqu'à *Dire quasi la stessa cosa* (2003) et qui est à rapprocher de celle de George Steiner).

Tout ce qui est fidélité, dans la recherche de Berman, et avant lui de Benjamin, devient un objet négociable. Eco sait bien qu'on ne dit jamais la même chose quand on traduit, surtout quand c'est de la littérature. C'est ainsi qu'il trouve cette formule « dire quasi la stessa cosa », *dire à peu près la même chose*. A partir de là il faudrait s'accorder sur l'extension du « quasi », de l'*à peu près*. Mais Eco ne le fait pas vraiment. Le Moi du Maître cache ainsi la théorie dont il s'est nourri toute sa vie. Il la cache et la confie à une pratique que personne ne peut partager, étant donné que l'expérience d'Umberto Eco, même au pluriel, est une expérience exceptionnelle, et ses jugements, ses « négociations » lui viennent, d'après ses propres dires, d'ailleurs. Au-delà du privilège de l'âge (et, bien sûr, du génie), Umberto Eco semble projeter (et d'une certaine façon rebaptiser) sa conception - de plus en plus limitée - de l'interprétation sur la traduction. D'ailleurs, déjà dans *Les limites de l'interprétation* il parlait de ses romans, des interprétations qu'on peut et qu'on ne peut pas en tirer : c'est le même personnage - mais pas vraiment le même intellectuel - qui, dans les années soixante surtout - mais aussi dans les années soixante-dix - parlait de *Œuvre ouverte* (1962), de *Structure absente* (1968), qui réagissait de plus en plus contre toute conception ontologique de l'interprétation et qui épousait une pragmatique du texte qui voulait exalter le rôle du lecteur, même si celui-ci ne pouvait pas dire n'importe quoi à propos du texte.

Sans doute est-il souvent vrai que l'on naît incendiaire et que l'on meurt pompier. Mais le changement chez Eco et Steiner recoupe un mouvement plus général dans l'"intelligentsia" européenne. Chez Steiner, si l'on passe d'*After Babel* à *Real Presences* (1975-1989), on peut saisir une certaine cohérence, bien sûr, mais surtout une régression de l'idée steinerienne de traduction et interprétation. Dans *After Babel* les deux étaient liées, tandis que dans *Présences réelles* Steiner s'éloigne de l'interprétation et, de façon plus générale, de tout ce qui est discours secondaire. Sauf, bien sûr, son discours à lui, qui projette et rebaptise son expérience à partir d'un Moi, moins pragmatique et « ontologique » que celui d'Umberto Eco

et bien plus proche de la manifestation immédiate de Dieu. C'est un peu paradoxal. Il semble bien que la superposition problématique de l'interprétation et de la traduction mène à une exaltation conservatrice d'une pratique individuelle. L'attitude de Steiner est bien plus apocalyptique que celle d'Umberto Eco, mais se fonde sur la même stratégie : éloigner de plus en plus l'interprétation, surtout celle des autres.

Il nous reste à revenir, modestement, à l'expérience de la traduction, sans négliger l'apport de ceux qui y ont réfléchi avant nous.